

§

Memento. — On a, ce mois-ci, représenté pour la première fois : au Vaudeville : *Le Partage*, de M. A. Guinon ; au Gymnase : *Villa Gaby*, de M. L. Gandillot ; aux Variétés : *Le Carillon*, de MM. Blum et Ferrier, musique de M. Serpette ; aux Nouveautés : *Les Erreurs du Mariage*, de M. Bisson ; aux Folies-Dramatiques : *Rivoli*, de M. Burani, musique de M. Wormser ; au Théâtre Cluny : *Le Papa de Francine*, de MM. de Cottens et Gavault ; au Théâtre de la République : *Lucile Desmoulins*, de M. Jules Barbier.

MUSIQUE

On ne saurait augurer grand'chose pour la saison 1896-97, d'après les quelques concerts donnés au Cirque et au Châtelet. MM. Lamoureux et Colonne ont été fortement impressionnés par la venue du tsar à Paris. De même que les habitués de chez Julien peuvent se rassasier de plats russes, les abonnés de nos deux grandes sociétés musicales ont eu chaque dimanche le loisir d'applaudir au moins un compositeur slave. Question « patriotique » à part — ah, n'y touchons pas ! — c'est décourageant. Qu'on décore tous les musiciens russes, même les morts, de tous les rubans possibles, et qu'on leur donne la médaille militaire en plus, mais qu'on joue moins souvent de leur musique !

On pourrait choisir avec plus de discernement. Il a fallu l'émoi patriotique le plus troublant pour que M. Lamoureux inscrive au programme du festival d'ouverture de cette saison, le *Capriccio Espagnol* de M. Rimsky Korsakow. (Ah, comme Nicolas II est excusable d'exécuter la musique s'il n'en a jamais entendu que de pareille !) J'aurais voulu cependant assister à une seconde audition de cette œuvre. Je n'en ai gardé, la dernière mesure apaisée, qu'un souvenir confus. Il semble que tout ait été dit, en fait de style russe, avec *Tamar*. Le *Capriccio* de M. Rimsky-Korsakow a peut-être plus « d'étrangeté » et il est probablement plus « exotique », car les chansons gitanes et les airs de danse d'Asturie y sont traités à la russe ! Il y a des castagnettes. Mais, il y a aussi le roulement pressé de tambour, que nous avons entendu avec surprise dans la légende de Balakirew. Espagnol et Russe à la fois, voilà sans doute qui peut avoir une saveur étrange. Ah, que j'aime davantage la vivante *España* de Chabrier !

Nous avons renoué avec d'anciennes connaissances, au Cirque : *Les Chansons de Miarka*, et Madame Jenny Passama ; *La Jeunesse d'Hercule* qui n'est pas une des meilleures partitions de M. Saint-Saëns ; l'air d'*Obéron* (ô mer terrible !) chanté p. Mme Alba Chrétien qui s'efforce plus qu'elle ne charme.

Wagner figurait aux programmes avec la prodigieuse *Huldigungs-Marsch*, l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, le prélude de *Tristan et Yseult*, et la mort d'Yseult où Mme Chrétien s'est montrée passable. — La *Symphonie pastorale*, avec quelques accroc dans l'*allegro* (joyeuse réunion de villageois) et la *Symphonie héroïque* très admirablement exécutée, — voici la part faite à Beethoven. — M. V. d'Indy représentait l'école française moderne, avec sa wagnérienne *Forêt enchantée* aux harpes délicieuses. — Mais il faut attacher un grand prix à ce bienfait : M. Lamoureux a donné une excellente exécution de l'introduction de la 2^e partie de la *Rédemption* de César Franck. Entendrons-nous cette symphonie intégralement, cet hiver ? Il faut le souhaiter. Maintenant qu'en bon Français, le directeur des Concerts du Cirque a payé son tribut au tsar, il aura la sagesse de laisser reposer les partitions russes, et nous le verrons acquérir de nouveaux titres à la gratitude des artistes en exécutant plus souvent du Haendel, du Weber (autre que cet éternel air d'*Obéron*), du Mozart, du Franck, etc., et en mettant au programme, chaque dimanche, quelques jeunes musiciens d'aujourd'hui, comme M. Gabriel Fabre et M. C.-A. Debussy qui ne manquent pas d'avoir des œuvres prêtes, on le sait.

§

M. Colonne a montré plus de retenue. En dépit des manifestations russophiles, il a commencé par « un festival de musique française ». Bizet : *Ouverture de Patrie* ; Berlioz : la *Symphonie fantastique* (*Roméo* l'eût mieux représenté !) ; C. Franck : *Psyché* ; Lalo, Godard, Delibes, Gounod, Guiraud. Ah ! ils étaient trop, et je suis parti après *Psyché*, tant la *Berceuse de Jocelyn* me remplit de crainte et malgré mon grand désir d'entendre le pimpant *Carnaval* de Guiraud.

M. Colonne a montré plus de retenue, ai-je dit. C'est peu exact en somme, car les deux concerts suivants étaient consacrés à la musique russe. Tandis que le directeur de l'*Association artistique* allait donner des concerts en Russie, M. Winogradsky dirigeait l'orchestre du Châtelet. Voilà pour l'alliance. Est-on sûr que la Musique en ait tiré quelque léger bénéfice ?

Tant de musique russe, et pas le moindre fragment d'une des symphonies de Rubinstein, si énormes, si belles quelquefois malgré les erreurs fréquentes qu'on y trouve ! Le « roi du piano » (comme disaient les Yankees) était cependant représenté au deuxième festival russe par son quatrième concerto pour piano. Voilà ce qu'il ne fallait précisément pas choisir ! Les pianistes composent les choses les plus médiocres, parce qu'ils ont toujours en vue d'écrire une musique qui mette avant tout en relief la virtuosité de l'interprète. C'est

la moins intéressante des choses. Autant voir un jongleur qui peut être élégant! M. Mark Hambourg a fait preuve d'étourdissantes qualités: on ne saurait interpréter Rubinstein avec plus de force, de souplesse et de légèreté. C'étaient les qualités de ce grand pianiste, — qui en avait bien d'autres. M. Hambourg n'a montré qu'une prodigieuse sûreté d'exécution. Il faudrait l'entendre interpréter de vraie musique pour savoir s'il est un artiste. Autre chose est de jouer du Schumann ou un Concerto de Beethoven qui exigent d'être « compris » par le pianiste.

La *Symphonie pathétique* est une des meilleures qu'ait écrites Tchaïkowsky. Elle est d'une heureuse variété, ce qu'on rencontre rarement chez ce musicien. Elle est tellement variée, que les parties (sauf la première et l'*adagio* final, composés dans un style semblable, inspirés par une même pensée, également émouvants et qui justifient tout-à-fait l'appellation de la symphonie: *pathétique*) elle est donc si variée que les parties en sont séparées et sans lien d'idée. La deuxième (*allegro con grazia*) est assurément très gracieuse et colorée. Le thème en est simple. Le quatuor soutenu par les flûtes l'établit et il se propage à travers l'orchestre sans se modifier. Il y a tant de ressources, ici, dans l'accompagnement, que le thème revient chaque fois dans un décor nouveau. Le *scherzo* qui suit n'a pas moins d'attrait. Les transformations de la phrase initiale y sont ingénieuses. A leur faveur, le thème au début devient le motif d'une marche au rythme sûr, scandé par l'appel des cymbales, et qui alterne avec la reprise de la première phrase répétée par les flûtes et les trombones.

La chanson du berger de *Snégourotschka* de M. Rimsky-Korsakow est une page fine qui diffère peu en vérité du style des bergeries XVIII^e siècle. Mme Auguez de Montalant, qui l'a dite avec infiniment de charme, l'a comprise de cette manière et M. Winogradsky, au pupitre, semblait danser le menuet.

M. Winogradsky est un chef d'orchestre remarquable. Il se dépense sans compter. Son bâton dessine réellement dans l'air le trait qu'il veut commander. Immobilité au contraire, s'il sent que la puissance d'un rythme assure la cohésion de l'orchestre, il n'intervient plus que pour assurer la rentrée d'un instrument. L'orchestre Colonne a joué dans la perfection sous la direction ferme et « expansive » de ce chef qui bondit pour donner le signal aux timbales et fait des ronds de jambe qu'envierait M. Hansen, quand il indique un *pianissimo* aux violons.

§

M. Prod'homme, le critique musical de la *Revue Socialiste*, vient de publier un livre très renseigné sur la *Damnation de Faust*. C'est le premier d'une série que l'auteur appelle le Cy

cle-Berlioz. Il se propose d'y étudier, une à une, de la même manière, en assemblant beaucoup de documents, de connus et de rares, les diverses compositions du Maître français. Pour qui n'a point dans sa bibliothèque les *Mémoires de Berlioz* et n'a pas le loisir de consulter les anciennes collections de journaux, le livre de M. Prod'homme sera un précieux auxiliaire. On y trouve encore une analyse sagace et sans aridité de la partition dans ses menus détails.

§

M. Gustave Robert a fait paraître chez Fischbacher *La Musique à Paris 1895-1896*. Les abonnés des concerts du Châtelet et du Cirque seront reconnaissants à notre confrère d'avoir recueilli ses critiques intelligentes et d'y avoir joint, avec un index de bibliographie musicale qui peut être d'une utilité très grande, les programmes exécutés pendant cette saison.

M. G. Robert a écrit en tête de ce volume une étude sur *Balzac Musicien*. C'est un sujet nouveau. La chose est rarissime quand il s'agit de musique. Assurément cette « lettre-préface » témoigne d'une manière originale de se montrer curieux de littérature et de musique à la fois. M. Robert a « réuni en corps les théories musicales qui se trouvent exposées » dans la nouvelle de *Gambara*, une des moins lues de Balzac. Il faut lire ce travail très consciencieux : il nous apprend entre autre choses qu'on a bien tort de ne pas ouvrir plus souvent son Balzac.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition de M. Charles Cottet. — Memorandum. — Publications artistiques.

Nul plus que moi n'aura à regretter ici la chronique enthousiaste, bien qu'un peu rude parfois, de M. Camille Mauclair. La verve dédaigneuse dont il dénonçait les tares secrètes et les petitesse des procédés s'excusait chez lui d'une belle et sincère pratique personnelle, et je ne saurais, à mon tour, m'en targuer. Je suis un écrivain qui devant des œuvres a rêvé et qui s'efforcera désormais de dire ses rêveries. —

Les eaux où des lueurs se jouent, et, à toute heure, c'est, que sais-je ? astres ou lumières des quais et des vitres, reflets perdus au gré du nuage et des brouillards, un jeu sans cesse varié de colorations imprévues, M. Charles Cottet, de qui trente toiles sont exposées en les salons de l'*Art Nouveau*, en traduit hardiment le secret et le charme. L'on sait les toiles premières du peintre, des coins de ports bretons sous des ciels nets, calmes et presque secs : qu'on se rappelle le tableau si clair du Luxembourg. Des maisons pressées au bord